Baillet, ex-sous-officier de chasseurs d'Afrique, et deux Mexicains : l'adjudant sous-officier Esparza et un certain Pedro Marquez.

X

Banquet offert par l'Empereur aux officiers supérieurs de la division Mendez. — Organisation générale. — Queretaro avant le siége.

Peu de jours après notre arrivée, l'Empereur offrit un banquet au général Mendez et aux officiers supérieurs de notre brigade.

La fête fut imposante, et les officiers, traités avec distinction, sortirent enchantés du Souverain, que la plupart voyaient ainsi pour la première fois.

Tous ces braves officiers, le général Mendez en tête, combattaient à outrance les républicains, depuis la révolution d'Ayutla, c'est-à-dire cinq ans avant l'Intervention française, sans jamais demander quartier et passant souvent par les plus dures alternatives.

L'Empereur ne les connaissait point avant Que-

retaro. Il n'en faisait guère cas alors, placé qu'il était dans un entourage de libéraux et d'étrangers haineux ou ignorants des bons éléments militaires du pays, entourage qui jugeait les troupes du Michoacan d'après celles qu'on connaissait sous le nom d'auxiliaires, et sur le dépôt d'officiers de la capitale, qu'on n'avait ni le courage ni la volonté d'épurer, et qu'on laissait croupir dans la misère. Dans ce fatal entourage, il était de bon ton de haïr et de mépriser les derniers débris de l'armée indigène, et de considérer leur réorganisation comme impossible.

Après le banquet, on tint chez l'Empereur un conseil de guerre où il fut résolu, d'après ce que j'appris plus tard, qu'on sortirait de la ville le 26 février pour aller à la rencontre d'Escobedo qui venait du Nord, avec le gros des forces républicaines, et qu'on reviendrait ensuite sur Corona et Regules, qui arrivaient par Acambaro, en suivant la route prise par la brigade de Mendez.

Si l'on avait exécuté ce plan, le triomphe des armes impériales semblait assuré; mais des motifs qui me sont inconnus nous retinrent dans Queretaro. A cette faute vint s'ajouter celle de garder la défensive lorsque l'ennemi se présenta.

En attendant, on s'occupa de compléter notre

organisation. Nous en avions grand besoin. On remania les cadres, on augmenta l'effectif de quelques corps par trop affaiblis, et l'on organisa, les différents services, du mieux que l'on put.

On s'y prenait bien tard, et les éléments n'abondaient pas!

Une des grandes difficultés était de contenter les principaux chefs, tous ambitieux de commandements importants.

Miramon, que son prestige, son caractère et le fait d'avoir été président de la République, rendaient plus difficile à traiter comme subordonné, reçut le commandement de toute l'infanterie, dont on fit deux divisions. Celui de la cavalerie échut au général Méjia; elle formait trois petites brigades. Le colonel Arellano garda le commandement de l'artillerie, et le colonel Reyes fut chargé de celui du génie.

Le général Castillo, qui commandait une division d'infanterie, remplaça le général Marquez comme chef d'état-major général, lorsque ce dernier partit pour Mexico.

On créa une brigade d'élite mixte, pour former la réserve, et le commandement en revint naturellement au général Mendez. Elle était composée ainsi : 3e compagnie du génie, bataillons de l'Em-

pereur et 3e de ligne, régiment de dragons de l'Impératrice, escadron de hussards, escorte de l'Empereur. On y attacha ma batterie. J'eus donc la satisfaction de rester avec notre vaillant chef du Michoacan.

Le tout, réuni, ne montait pas à 9,000 hommes. C'était avec cet embryon d'armée que l'Empereur Maximilien voulait tenter de sauver l'Empire ou, du moins, succomber avec gloire, en cas de malheur.

On attendait encore le général Olvera, l'homme le plus influent après Méjia dans les montagnes voisines de Queretaro, et qui devait amener avec lui deux ou trois mille indiens montagnards.

Les derniers jours furent employés à cette organisation, à laquelle prit une grande part le vieux chef politique de la frontière, D. Santiago Vidaurri, nommé ministre de la guerre.

On passa des revues. Le général Mendez réunit dans la plaine de Carretas toutes les troupes qu'il avait amenées à Queretaro pour faire ses adieux à celles dont il allait être séparé.

Comme à Morelia, on forma le carré. Le général Mendez prononça, d'une voix sonore comme un clairon, une mâle harangue qui plut à tous et émotionna surtout ceux qui devaient momen-

tanément se séparer de lui; c'étaient les bataillons de Zamora, d'Iturbide, le 12e de ligne, les 4e et 5e régiments de cavalerie et plusieurs escadrons irréguliers; ensuite il prit le commandement de la brigade de réserve.

Miramon et Mejia passèrent aussi en revue leurs troupes respectives.

Dans l'hypothèse d'un prochain départ pour l'intérieur, on mit la ville à l'abri d'un coup de main, au moyen de fortes barricades.

Queretaro est la clef de la partie centrale du Mexique. Les troupes de l'Intervention avaient mis à profit sa situation excellente, qui en fait le point de jonction de plusieurs routes venant du Nord et de l'Occident, pour y établir une base d'opérations, des magasins et un hôpital.

Queretaro couvre jusqu'à un certain point la capitale; mais c'est une ville ouverte et dominée de tous côtés par des montagnes, excepté toutefois, à l'ouest, où se trouve le Cerro de la Campana, hauteur isolée, assez rapprochée de la ville, et dominant la plaine ainsi que la route de Celaya.

Durant les jours qui précédèrent le siége, Queretaro offrait beaucoup d'animation. La présence de l'Empereur, la réunion des troupes et la fièvre d'un enthousiasme politique momentané en étaient

les causes principales. J'ai déjà dit que la majorité de la population nous montrait la plus vive sympathie; plus tard je prouverai comment cette sympathie se convertit en dévouement à la cause impériale.

Lorsque l'Empereur se lança hardiment dans le péril pour essayer de sauver l'Empire, au lieu de s'embarquer comme on le lui conseillait, cette résolution chevaleresque plut à tout le monde et principalement aux habitants de Queretaro, où il vint se mettre à la tête de ses derniers fidèles. On lui fit une réception enthousiaste. L'Empereur, qui avait besoin, plus que jamais, dans ces moments suprêmes, de marques de sympathie et de démonstrations d'encouragement, en fut vivement touché. De là le secret de cette affection qu'il professait pour Queretaro, qu'il appelait sa *querida*, et de la résistance qu'il opposait lorsqu'on lui proposait de l'évacuer et de l'abandonner à l'ennemi. Il craignait, — et l'avenir justifia ses craintes, — que les républicains ne se vengeassent sur cette population de la résistance qu'on leur faisait, et ne lui fissent payer bien cher son adhésion à l'Empire.

Le théâtre de Queretaro profita de notre présence pour donner quelques représentations très-courues. La salle est belle; il n'y manquait pas de

jolies femmes et de nombreux uniformes. On y représenta quelques pièces traduites du répertoire français, entr'autres *Mathilde*, drame tiré d'un roman d'Eugène Sue, et qui fut assez bien rendu.

J'ai déjà dit que notre littérature règne au Mexique. Cela est si vrai, que l'on doit ajouter qu'elle y règne un peu trop au détriment de la littérature espagnole. La plupart des pièces du répertoire parisien sont jouées avec un grand succès; malheureusement les traducteurs mexicains, malgré le talent de quelques-uns, ne sont pas toujours heureux dans le choix des pièces. Ils cèdent trop aux goûts de l'époque; ils négligent les œuvres de meilleure facture et de plus de substance, pour s'attacher aux pièces à grand succès, mais d'une valeur douteuse. Ce n'est point heureusement la règle générale.

Bien souvent, j'ai revu avec plaisir dans la capitale ou dans les villes de l'intérieur, *l'Eclat de rire*, *la Joie fait peur*, *la Dame aux Camélias*, de grands succès des boulevards tels que : *le Bossu* (el Jorobado), *la Grâce de Dieu*, ou des vaudevilles égrillards, bien traduits et souvent bien joués par des troupes mexicaines ou espagnoles.

L'Alameda, belle promenade où l'Empereur se montrait quelquefois, était fréquentée par de bril-

lants cavaliers en costume national et aux selles argentées, ainsi que par les meilleures familles de province.

Les établissements connus sous le titre plus ou moins légitime de *fondas francesas*, étaient remplis d'officiers insouciants de l'avenir, ennemis du silence, mais amis du jeu, qui tentaient la fortune au *monte* (espèce de lansquenet). D'autres couraient les chances non moins hasardeuses des bonnes fortunes. C'est la cause pour laquelle on voyait tant de jeunes officiers assister, avec un recueillement édifiant, aux messes du matin et faire *el oso* (l'ours) le soir sous les balcons.

La chronique raconte que, le siége aidant, plus d'une intrigue arriva au dénouement, et que plus d'un héros blessé fut soigné par de belles mains, ce qui aida puissamment à sa guérison. D'autres, moins heureux, frappés à mort par l'ennemi, furent au moins ensevelis avec soin et pleurés par de beaux yeux. Leurs cadavres ne furent point jetés dans une fosse inconnue, mais enterrés dans un endroit réservé, où l'on va quelquefois s'agenouiller et évoquer de tendres et douloureux souvenirs...

Enfin, vers le 5 mars, on annonça l'arrivée de l'ennemi.

Les derniers préparatifs furent activement poursuivis pour tenter, avec le plus de chances possibles, le sort d'une bataille décisive.

Amis et ennemis comprenaient que l'on touchait au moment suprême où allaient se décider le sort de l'Empire et les destinées de plusieurs millions d'hommes. . . . . .

. . . . . .

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.